



**ALESSANDRO
ROBECCHI**

Le tueur au caillou

traduit de l'italien par Paolo Bellomo
avec le concours d'Agathe Lauriot dit Prévost

 **l'aube**
NOIRE

LE TUEUR AU CAILLOU

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

Titre original: *Torto marcio*

© Sellerio Editore, Palermo, 2017

© Éditions de l'Aube, 2023
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-5001-5

Alessandro Robecchi

Le tueur au caillou

roman traduit de l'italien par Paolo Bellomo
avec le concours d'Agathe Lauriot dit Prévost

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Ceci n'est pas une chanson d'amour, 2020; Mikrós noir, 2021
De rage et de vent, 2021; Mikrós noir, 2023

« Ménagez-le ! Laissez-lui sa solitude !
Voulez-vous donc le détruire entièrement ?
Il s'est fêlé comme un verre dans lequel on
a versé quelque chose de trop chaud – et il
était fait d'un verre si précieux¹ ! »

FRIEDRICH NIETZSCHE

1. F. Nietzsche, *Aurore*, tr. Éric Blondel, Ole Hansen-Love et Théo Leydenbach, Flammarion, Paris, 2012.

NOVEMBRE 2016

Peut-être qu'il aurait dû pleuvoir.
Francesco s'est dit ça en s'habillant, qu'un jour comme celui-là méritait une lumière plus appropriée, quelque chose qu'un bon réalisateur aurait longuement étudié puis élaboré avec soin dans l'attente de la bonne journée : le ciel gris, les gouttes fines, l'humidité flottante qu'il y a à Milan quand tu ne sais pas si l'eau vient d'au-dessus de ta tête ou d'en dessous de tes pieds. À la place, il y a un soleil pâle, de ceux qui ne réchauffent pas, un soleil qui fait le minimum syndical, la sensation de ces ampoules écologiques qui peinent à donner de la puissance quand tu appuies sur l'interrupteur, et font la lumière des morts.

Chiara l'a serré contre elle toute la nuit, elle a appuyé la tête sur son épaule, même si ça l'a gêné au bout d'un certain temps, mais il ne dormait pas et il ne s'est pas dégagé. Il a laissé son bras s'endormir, en supportant le fourmillement, en respirant presque la mèche violette de ces cheveux qui sentaient le shampoing.

Puis il s'est levé tôt et a fait ce qu'il avait à faire.

Il est descendu dans la cour, a traversé les plates-bandes fatiguées, il a longé les murs écaillés et s'est glissé par la petite porte du bâtiment C, il a monté les quatre étages d'escaliers et il est entré chez madame Antonia, la porte était ouverte.

Elle était réveillée, allongée sur son lit. Francesco a pris dans un tiroir une petite boîte en plastique avec des compartiments, il a compté les pilules, les a posées sur la table.

« Ces deux-là, juste après le déjeuner et après le dîner, comme d'habitude, te plante pas, l'autre avant de te coucher », a-t-il dit. Puis, aussi : « Tu as déjà pris ton lait ? »

Madame Antonia a fait oui de la tête.

« Quand est-ce que tu dois faire ta prise de sang ? »

— Jeudi. À dix heures et demie.

— Bien, je viens avec quelqu'un pour t'amener en bas et je t'accompagne », a dit Francesco.

Elle a tenté un sourire.

Ces derniers mois, les escaliers sont devenus un cauchemar. Elle, pratiquement incapable de bouger, pas d'ascenseur, cage étroite, HLM.

HLM, pense Francesco, *oui. Habitation pour Locataires Miséreux.*

Il vient donc avec Chiara ou avec quelqu'un du collectif et ils la portent à bout de bras, quand il le faut. En haut, en bas, en faisant semblant de ne pas voir son visage humilié. La voisine fait ses courses et vérifie qu'elle mange, d'autres viennent de temps en temps, sans roulement précis, sans planifier, les têtes habituelles, les têtes du quartier. Un va-et-vient.

À l'étage du dessus il y a une sorte de grenier, mais habitable. Avec les autres du collectif, ils ont défoncé la porte, dégagé sommiers et matelas. Ils y ont installé une famille de

Syriens. Des jeunes, elle était enceinte, ils dormaient à la gare, voulaient partir en Allemagne. Ils sont arrivés à trois et là ils sont quatre, silencieux, gentils. Lorsqu'elle fait du couscous, elle en apporte une assiette à madame Antonia, qui dit qu'elle aime, mais ça doit être par politesse. Une fois ils ont aussi fait des figues confites, dans le grenier, une sucrerie de ces coins-là, et tout le monde en a mangé, une espèce de petite fête.

Bière. Joints. Bavardage. Il suffit de pas grand-chose, non ?

Chez madame Antonia, Francesco ouvre la porte d'un débarras minuscule et jette un coup d'œil. Sa boîte est toujours là, normal, il n'en doutait pas de toute façon.

« Je prends la voiture, dit-il, et il pioche une clé dans une assiette sur la desserte de la cuisine.

— Ne demande pas à chaque fois, dit madame Antonia, ce n'est pas moi qui vais m'en servir. »

Mais il ne demande pas vraiment. Il prévient, voilà, parce qu'il sait qu'ils sont beaucoup à utiliser cette voiture. Si on peut appeler ça une voiture. Une Golf de plus de vingt ans, quelques écailles de vernis entêtées qui résistent à la rouille, pas de vignette, pas d'assurance, la deuxième vitesse qui ne passe pas, un mulet avec des roues, éreinté. C'est risqué de rouler avec, mais qu'est-ce qui n'est pas risqué ?

Il est content de sortir de l'appartement de la vieille, de cette odeur de renfermé et de *minestrone*, de la sensation d'être devenu une espèce de garde-malade. *Qu'elle aille se faire foutre, la vioque*, pense-t-il. Mais il pense aussi qu'elle est utile : personne n'ira chercher quoi que ce soit là-bas. Même les gars de la chaudière n'y vont pas, alors les flics... Et quand Franco et lui y avaient amené six télévisions plasma, elle n'avait pas bronché. « Tombées d'un camion », avait-il dit, narquois, et elle avait souri.

« Combien ça vous rapporte, ces trucs-là ? » avait-elle demandé. Gâteuse mais pas conne. Et Franco, qui n'est pas un diplomate, avait soufflé : « Mêlé-toi de tes couilles, la mamie. »

Francesco n'avait pas apprécié cette impolitesse, mais madame Antonia ne s'était pas vexée. *C'est comme ça, pensent-ils, c'est une résignation séculaire : bats-les toute leur vie et ils demanderont à être battus, autant en profiter.*

Puis ils étaient venus chercher Franco, tôt le matin, avec les gyrophares et tout le reste. Les caméras. Couillon. Mais les six télévisions étaient restées introuvables. Couillons eux aussi.

Maintenant il descend l'escalier, en monte un autre, revient là-haut, chez lui. Chiara prépare le café.

« Je viens aussi.

— Non. »

Elle ne dit rien, s'approche de lui et le serre dans ses bras. Francesco remarque qu'elle a enlevé son anneau au sourcil. Il sait pourquoi. Pour la même raison qu'il a mis une chemise et son beau pantalon. Il sourit. Se dit qu'on n'arrivera jamais à chasser le petit-bourgeois qui est en nous, même avec des bombes.

Puis il sort.

On lui a dit d'être là-bas à onze heures et il est déjà dix heures. Lorsqu'il arrive à la chapelle ardente de l'hôpital, il est onze heures moins le quart. Les messieurs à la voiture grise disent :

« On est prêts, vous montez avec nous ?

— Non, je vous suis. »

Un curé sans froc s'approche de lui et lui demande s'il veut parler, il dit non, gentiment, le chasse avec un sourire qui ne tolère pas de réponse. *Il ne manquait que le curé, putain.*

Une demi-heure après, ils sont au cimetière.

Francesco pense que ce n'est pas comme il se l'imaginait. La niche est trop haute. Pour y mettre des fleurs de temps en temps, si jamais il le fait, il devra utiliser la longue échelle avec les roues qu'on trouve là-bas. Un ouvrier place une dalle en pierre et ferme le trou avec deux coups de truelle. Pour la définitive, en marbre, avec le nom et la photo, il faudra quelques jours. Francesco remercie et s'en va.

Il pense que maman a mis beaucoup de temps pour partir. Trop. Ensemble ils ont attendu, sans drames, presque sans douleur. Et puis c'est arrivé, *Et me voilà ici*, pense-t-il.

Seul.

Il regagne sa voiture, mais ne démarre pas tout de suite.

Il pense à beaucoup de choses, à la façon dont ils s'en sont sortis ensemble, aux années de service de nuit pour elle, à lui qui faisait ses devoirs sur la table de la cuisine. Aux panneaux d'affichage du bac de son lycée technologique, qu'ils étaient allés voir ensemble, mais seulement après qu'un camarade de classe lui avait dit : « Bien sûr tu l'as eu, ici tout le monde l'a, son bac, tu savais pas ? » À quand ils avaient regardé sa première œuvre graphique – le tract d'un magasin de produits d'entretien – et qu'elle avait ri des bulles à côté du texte. Vingt-six mille lires¹, sa première paie. Il pense à la façon dont cet argent avait changé entre le moment où il l'avait retiré et son arrivée à la maison, une petite fierté qui avait fondu comme une glace sur le trottoir. *Nous serons toujours ça. Nous serons toujours ces deux billets sordides et pure crainte*, avait-il

1. L'équivalent de dix-neuf euros d'aujourd'hui en pouvoir d'achat (*Toutes les notes sont des Traducteurs*).

pensé. Et dans ses yeux à elle il y avait la même pensée – il s'en souvient comme si c'était aujourd'hui –, mais elle avait ri et lui avait fait la fête.

Maman.

Mais il pense surtout à ce qu'elle lui a laissé.

« La boîte de l'oncle », elle l'a appelée.

Elle lui avait dit où la trouver, quelques semaines avant que les médecins le préviennent que c'était la fin, qu'il ne restait pas beaucoup de temps. Elle lui avait dit d'un filet de voix, en lui tenant un bras avec ses mains sèches et fines :

« Lis l'histoire de ton oncle, avait-elle dit, puis jette tout et on en reste là. »

L'oncle avait toujours été une sorte de fantôme entre eux, le frère tant aimé et qui avait si mal fini.

Elle n'avait rien dit de plus que ce qu'on savait déjà, qui était dans la presse, et lui, il n'avait rien demandé de plus que ce qu'elle pouvait supporter.

Puis il avait lu.

Dans la boîte, il y avait un cahier avec l'histoire en entier, une histoire qui avait commencé avant qu'il naisse, une ceinture en cuir avec une boucle faite à la main, un rouleau de billets, en lires, un million sept cent mille – du chiffon –, la photo de l'oncle souriant avec un camarade de cellule. Puis d'autres photos, des vieilles cartes postales. Et oui, aussi, des choses qu'il valait mieux faire disparaître.

Mais Francesco n'avait rien jeté. Il avait ramené la boîte à la maison. Puis chez madame Antonia, dans le placard, un endroit sûr. Chez lui, il n'avait gardé que le cahier, et il l'avait lu et relu des dizaines de fois.

Et maintenant il est là, dans ce tas de ferraille, il attend un instant avant de démarrer.

Il regarde ses mains. Il pense aux choses à faire, comme si c'était un jour normal. Il passera chez les Calabrais pour voir s'ils ont reçu le nouveau Mac, lui aussi « tombé du camion ». Il en a besoin pour travailler, et il a trouvé le moyen de se le payer.

« Qu'est-ce que tu peux nous donner ?, avait demandé le grand, qui avait l'air d'être le chef.

— Ce petit dessin », avait-il répondu.

Le plan d'un magasin de montres branché, sur corso Buenos Aires. Il avait montré, sur le dessin, les petits points rouges, les caméras, et les espaces grisés – ceux où le champ des caméras n'arrive pas, comme un parcours sûr, une passerelle au-dessus du marécage. Les petits points verts étaient les détecteurs de mouvement, faciles à contourner quand tu sais où ils sont. Et lui, il sait.

Un bon règlement, comme un chèque.

« Viens mardi », avait dit le plus grand des Calabrais.

Et aujourd'hui c'est mardi, et Francesco démarre et s'en va de là. Puis, pendant que le tas de ferraille de la vieille tousse dans la circulation, il prend son téléphone et compose un numéro, parle avec une demoiselle qui s'efforce d'être gentille.

« Je vous appelle pour une facture... oui... Francesco Girardi... oui, j'attends.

— Il y en a encore pour quelques jours, monsieur Girardi, peut-être deux ou trois semaines.

— C'est une facture du mois de juin, putain, on est en novembre... mille euros, hein, pas un million, bordel de cul!

— Vous avez raison, monsieur Girardi, mais vous savez...

— Je sais, je sais. Je sais que c'était urgent, le travail, mais pas le paiement, n'est-ce pas?... » Là il est vraiment furax,

il raccroche, jette le téléphone sur le siège passager, où la mousse pointe son nez hors des coutures pour regarder le monde.

Et ça, c'est le travail honnête, pense-t-il. Mais allez vous faire foutre.

Ce soir il aura son nouveau Mac et dans quelques jours des montres cadeaux, si le petit dessin avec les points rouges et verts est précis. Si les Calabrais ne font pas leurs connards. Si.

Mais moi c'est pas les montres que je mange, pense-t-il, et c'est risqué de les vendre tout de suite.

Lorsqu'il arrive à la maison, Chiara n'est pas là.

Il n'est même pas treize heures et sa journée est déjà à foutre à la poubelle, il se jette sur le lit et ouvre le cahier.

Il écrivait vraiment mal, l'oncle.

Quelle fin. Pauvre con.

MARS 2017

L'appel est arrivé à 23 heures 41, comme l'indique le registre du 17. Une dame qui sortait son chien, via Angelo Mauri, et qui n'en finissait plus de parler, même si elle n'avait rien à dire. Juste qu'elle avait entendu une détonation, forte, et qu'elle était allée voir, en surmontant sa peur. Voir quoi? Rien, au début. Mais après, grâce à son chien aussi – « Ces setters ont un de ces flairs... » – elle avait vu le corps.

« Le monsieur », elle l'avait appelé comme ça.

Elle avait l'air de vouloir une médaille, et se donnait un mal fou pour qu'on remarque que c'était elle, et seulement elle, qui avait appelé la police.

En réalité les appels étaient au nombre de sept, entre 23 heures 41 et 23 heures 46, heure à laquelle la première patrouille était arrivée et avait bloqué la rue. Puis trois autres voitures avaient débarqué, une de piazza Settimio Severo et deux de via Giovio, en s'engageant dans via Mauri à contresens, en dérapant, en vrombissant et en faisant crisser les pneus.

Gisant entre le trottoir et les roues des voitures à l'arrêt, au niveau du numéro 6, à quelques mètres de la porte cochère, se trouvait, justement, « le monsieur ».

Les habitants du coin, les résidents des immeubles bourgeois de la rue, avaient confirmé la détonation et l'heure. Le gardien du collège au numéro 10 avait lui aussi entendu, mais il avait pensé à cette grille qui claque sans cesse, qu'il demande à faire réparer depuis des mois, et la proviseure est d'accord, bien sûr, mais le rectorat, le ministère...

L'explosion, oui. Un bruit fort. « Comme un coup de feu », avait dit un gars habillé à la perfection, mais en claquettes, qui était descendu voir lorsque les voitures illuminaient déjà la rue de bleu, et cela en hochant la tête, sûr de lui, après avoir appris par le caquetage ambiant, naturellement, qu'il s'agissait d'un coup de feu.

« C'était bien un coup de feu, que dis-je, deux », avait dit une dame brune avant d'emmener deux petits garçons, descendus eux aussi voir le spectacle, mais le regrettant peut-être maintenant, parce qu'hypnotisés, congelés, avec les yeux rivés sur le mort.

Un spectacle pas beau à voir, si vous ne l'avez jamais vu en vrai.

À minuit dix, une voiture grise est arrivée, elle aussi en dérapant, et le brigadier Carella en est descendu, il a salué du menton les gars des patrouilles en demi-cercle autour du mort, a échangé deux mots avec le chef de la première voiture arrivée sur les lieux et a soufflé quelques ordres rapides.

Alors ceux en uniforme se sont mis à disperser les gens et, en les dispersant, à demander qui était descendu tout de suite,

qui après, qui à tout hasard se trouvait déjà là, dans la rue – la dame au setter se prenait pour Greta Garbo, dans son rôle de découvreuse de cadavres –, bref, à séparer les curieux de ceux qui pouvaient savoir quelque chose.

Personne ne savait rien. Mis à part les coups de feu – un ? deux ? – et les phrases énervées habituelles, celles qui sont dictées par la peur et la peur d'avoir peur.

Puis, routine. Les photos avec flash, les mensurations, la craie blanche, les petits carrés jaunes là où sont tombées les douilles – deux, en effet.

Carella s'est penché sur le mort avant de le laisser au médecin et aux gars de la scientifique. À première vue, deux trous, bien gros, un dans l'estomac et un dans la tête, pas un diagnostic difficile, parce que la moitié de la tête n'était plus là. L'autre moitié racontait un type autour de la soixantaine, peut-être plus, peut-être moins, pas beaucoup de cheveux, une veste et un pardessus, que du beau, un sac en vieux cuir pas loin. L'odeur habituelle de merde et de sang qu'ont les morts assassinés.

Mais après.

Sur la poitrine du cadavre, posé apparemment avec un certain soin, un caillou.

Un caillou blanc, lisse, grand comme une balle de golf, rond lui aussi, mais pas aussi régulier. Un caillou de ceux qu'on lance, qui tient parfaitement dans la main. Un caillou qui serait déjà incongru dans une rue du centre de Milan, une rue sans travaux, sans tranchées, sans chantier. Mais mis comme ça, posé sur la poitrine du mort, encore plus abscons, hors contexte. Carella n'y a pas touché, naturellement, mais il a appelé un photographe en lui disant quelque chose. L'autre

a hoché la tête comme pour dire : « Déjà fait », mais par prudence, ou zèle, il s'est penché et a pris d'autres photos, en tournant autour du mort. Le brigadier Carella, il vaut mieux ne pas l'énerver en général, la nuit en particulier, et au grand jamais quand il a un cadavre collé au cul, tout le monde est au courant à la préfecture.

À trois heures et quart, via Angelo Mauri était calme et à nouveau déserte, juste quelques fenêtres illuminées de plus que d'habitude, parce que tous n'étaient pas prêts à aller se coucher après avoir vu du sang en bas de chez eux. Mais on est où, hein ? À Naples ? À Bogota ? Le gardien du collège avait demandé s'il pouvait laver le trottoir, parce que demain, les enfants... Carella avait dit oui et l'autre était revenu avec son tuyau vert.

Trois heures après le meurtre, il n'y avait plus de traces, plus de marques, même pas la craie, disparue après ce lavage violent.

Effacer. Oublier vite. Se dépêcher.

Milan.

Puis le cirque s'était déplacé à la préfecture.

Carella, homme méthodique, avait aligné sur une table les affaires du mort, avait tiré du lit son bras droit, Selvi, qui était entré dans la pièce avec deux gobelets de café, accueilli par un signe de tête.

Carella avait déjà commencé.

Fabrizio Gotti, né à Castrovillari le 6 septembre 1957, entrepreneur, résidant à Milan, au 13 via Giovio. De l'endroit où on l'a tué, il y a deux pas : littéralement le coin de la rue.

Permis. Pièce d'identité. Deux cartes de crédit. Une de débit. La photo d'un enfant à vélo, environ douze ans. Quelques cartes de visite, pas les siennes, presque toutes de restaurants ou de supermarchés. Cent soixante euros. De la monnaie dans les poches du pantalon. Un téléphone dans la poche de la veste, un Samsung, ceux avec un grand écran, qui affiche deux appels manqués, on dirait un numéro étranger. Les techniciens y comprendront quelque chose.

Dans son sac : des papiers divers, des contrats de travail, des tableaux Excel avec des numéros, un agenda rempli d'une écriture serrée, deux stylos dont un en or. Deux trousseaux de clés, plus celle de la voiture, une Mercedes. Agrafé à une facture, le reçu d'un grand magasin d'électronique pour un casque Bose, deux cent quatre-vingts euros. *Pas mal*, a pensé Carella.

Rien d'autre, à part un sac en plastique transparent avec un caillou à l'intérieur.

Carella l'indique d'un mouvement du menton.

« C'est ça le vrai emmerdement, dit-il.

— Oui », dit Selvi, et ça veut dire : continue. Il sait lorsqu'il doit se limiter à renvoyer la balle.

« Je voudrais que ce ne soit pas ce que c'est, mais c'est bien ça.

— Oui, dit encore Selvi, une signature. »

Pendant ce temps, il est devant l'ordinateur, il ouvre et ferme des pages internet, et il parle :

« Boucher. Gros. Six ou sept magasins à Milan, d'autres dans la province, Rho, Baranzate, Arese... rien chez nous, casier vierge, propre, pas de vol déploré, pas de plainte récente... un bon citoyen.

— Les bons citoyens, on ne les tue pas à coups de pistolet », dit Carella.

Selvi se tait et prend sa veste, Carella est déjà sur le pas de la porte à trépigner et souffler :

« Allez, on y va.

— Gregori ? »

Selvi veut dire par là : le chef, le sous-préfet, celui qui demain tapera du poing sur la table et sortira de ses gonds, parce qu'il a tendance à considérer un meurtre dans sa ville comme un affront personnel, un prodigieux démultiplicateur d'ennuis avec médias collés au cul et appels des sous-secrétaires.

« Je l'ai réveillé, dit Carella, on fait le point dans son bureau à huit heures, essayons d'avoir le plus de matière possible, allez. »

Pendant qu'ils se rendent via Giovio, ils ne croisent presque personne. Il est cinq heures du matin et Milan est déserte comme dans les films de zombies lorsque le spectateur souffle un peu. Carella conduit vite mais mesuré, sans faire de numéros bizarres, sans dérapages, et s'arrête aux feux rouges.

« Un caillou ?, demande-t-il.

— On dirait un truc de mafia, mais...

— De mafia de cinéma, dit Carella.

— Donc on cherche quelqu'un qui a vu *Le Parrain*.

— T'as l'air en forme, Selvi, qu'est-ce qu'il y a, le mort assassiné te met en joie ?

— Non... Mais je suis curieux de savoir qui se promène en butant les bouchers. »

Puis ils se taisent.

Heureusement qu'il y a le nom sur l'interphone, ils sonnent mais personne ne répond. Alors Carella essaie, dans la serrure de la porte de l'immeuble, quelques-unes des clés des deux trousseaux trouvés dans le sac du mort.

« Allez, on monte », dit-il.

Selvi sait que quelque part dans le règlement il est écrit qu'on ne devrait pas, mais il reste impassible, il espère juste qu'il y a la plaque avec son nom sur la porte de l'appartement, sinon ils vont devoir réveiller quelqu'un.

Mais elle est bien là. Penthouse. *GOTTI*, en italique sur un ovale en laiton bien astiqué.

Ils entrent, allument les lumières, regardent autour d'eux.

Selvi commence, méthodique ; il entre dans chaque pièce et jette un regard. Carella va droit vers le salon, comme s'il connaissait la maison. Un grand salon, bien meublé, sans éléments trop précieux, mais... harmonieux, élégant sans ostentation. Carella le catalogue tout de suite : bonne bourgeoisie milanaise, commerce, argent, solidité bâtie au fil des années.

Il s'assied dans un fauteuil en cuir marron, vieux, confortable, qui a vécu. C'est évident, c'est le fauteuil du maître de maison ; s'il n'était pas si bas et moelleux, ça pourrait être un trône, et peut-être que ça l'a été, à une autre époque. Mais c'est la maison de quelqu'un qui habite seul, et qui y habite peu. Carella ferme un peu les yeux et se touche la pointe des doigts. Il parle bas.

« Allez, monsieur Gotti, dis-nous quelque chose, joue pas au connard, au point où t'en es... »

Selvi passe la tête dans l'embrasure de la porte et s'apprête à parler, mais il s'arrête. Il connaît le brigadier Carella, il a même renoncé à quelques avancements dans sa carrière pour continuer à travailler avec lui. Et pourtant le spectacle qu'il voit là le surprend toujours, lui fait un peu peur.

Le spectacle du loup qui commence sa chasse.

« **R**endez-vous ici, ce soir à vingt heures », a dit Gregori. Ce qui est un pas en avant, parce que d'habitude il dit : « Foutez-moi le camp, allez bosser. »

Dans la pièce se trouvaient Carella et Selvi, naturellement, plus le gardien de la paix Sannucci, le sous-brigadier Ghezzi et quelques autres. L'agente Olga Senesi, qui faisait office de secrétariat, allait et venait, des feuilles à la main, en agitant sa queue-de-cheval à chaque passage. Le substitut du procureur est arrivé à huit heures et demie, s'est assis, a recommandé à tout le monde la plus grande confidentialité sur l'enquête. Il s'est comporté comme se comportent ces gens-là, fausse familiarité avec les policiers, comme l'architecte avec les maçons, mais en soulignant que lui, c'est autre chose. Eux sont la loi, lui est la justice, comme on le voit à la chemise repassée, aux chaussures lustrées, au regard attentif derrière ses lunettes, alors que les autres sont chiffonnés par leur nuit blanche, par les cafés, les cigarettes.

Gregori a expliqué qu'il fallait y aller doucement. D'après ce qu'ils savent, même si c'est tôt pour le dire, le mort n'est pas n'importe qui, c'est-à-dire : pas un de ceux qui finissent de cette façon et qui peuvent l'envisager, pas quelqu'un qui

pouvait s'y attendre. Un membre de la société civile, pas un gros bonnet, mais quelqu'un dont on trouve des photos en ligne et des petits articles dans la presse. Lui avec le chef de la Confcommercio, lui dans une conférence sur la grande distribution. Une petite polémique avec les végétariens, naturellement, un boucher... Bref, avec des pincettes.

Le fils travaille à l'étranger, à Londres, et il est en route. La fille fait ses études en Suisse, elle revient elle aussi, mais on a laissé son frère lui annoncer, parce qu'elle est toute jeune... L'épouse est morte depuis des années.

Le substitut du procureur signe sans attendre le mandat pour entrer chez le mort ; il ne sait pas que Carella s'y est déjà rendu, et ce n'est pas Gregori qui le lui dira. Respectueux des institutions et correct dans les démarches, certes, mais pas au point de devenir complètement con et de mettre ses hommes dans le pétrin.

Ils lui font signer aussi le formulaire pour perquisitionner le bureau de la victime.

La nuit, redescendus de l'appartement de Gotti, Carella et Selvi ont trouvé sa voiture, la Mercedes, modèle de luxe, ni vieille ni neuve, garée via Mauri, à cinquante mètres de là où était allongé le cadavre. Propre, pas de feuilles qui traînent, rien du tout sauf la carte grise, les lunettes de soleil, des affaires comme ça. Il leur avait suffi de se pointer dans la rue et d'appuyer sur le bouton d'ouverture sur la clé, et la voiture du mort avait lancé ses signaux orange avec les clignotants comme pour dire : OK, je suis là, ce n'est tout de même pas une chasse au trésor.

Après, ç'a été le début du chapelet des pourquoi et des comment.

« Ghezzi, descends avec nous, dit Carella.

— Bien sûr. »

Et maintenant ils sont dans le bureau de Carella. Selvi debout, Sannucci et Ghezzi assis sur les chaises fatiguées, celles où d'habitude s'assoient les interrogés, les témoins, des gens qui transpirent et qui disent : « Moi, commissaire ? » – les gens informés des faits.

Mais eux ne sont pas du tout informés, pas encore.

« Allez, dit Ghezzi en regardant Carella, parle, tu t'es fait une idée ? »

Selvi et Carella se jettent un regard. Ghezzi est un vieux du métier, il s'y connaît, s'il est resté sous-brigadier, c'est juste parce que Gregori ne peut pas le blairer et qu'il a un problème avec la hiérarchie, mais c'est quelqu'un qui clôt les affaires, qui ne lâche pas. Donc il leur suffit d'un regard pour dire que dans cette pièce il n'y a pas de champions et de coéquipiers.

Carella se lève et ouvre la fenêtre, il regarde à l'extérieur pendant un instant et se tait. Il y a ce printemps qui presse et cet hiver tardif qui résiste, qui cède du terrain avec réticence, mais les journées rallongent et même la lumière de neuf heures du matin est si claire qu'elle fait plisser les yeux. Puis il revient à son bureau et s'allume une cigarette. Les autres se taisent. Alors il commence.

« Tout a l'air simple. Il se gare via Mauri et se dirige vers chez lui, ça doit faire trois cents mètres, une fois arrivé via Giovio il doit tourner à gauche et c'est bon... Pour ce quartier, c'est une bonne place, presque en bas de son immeuble... mais on lui laisse faire quelques mètres seulement et on lui tire dessus. Dans l'estomac d'abord, d'après moi, puis dans la tête... Si on lui avait tiré dans la tête tout de suite, il n'y aurait pas eu besoin du deuxième coup et, la nuit, dans une rue tranquille, deux explosions, c'est pire qu'une seule...

— Un professionnel aurait tiré tout de suite dans la tête, c'est ça que tu veux dire? » dit Ghezzi.

Carella hoche la tête.

« Peut-être qu'il était à pied, mais comment il savait que Gotti passerait par là? Ou alors en voiture ou à moto, et il le suivait. Mais il n'a pas tiré depuis la voiture, il est descendu. C'est le caillou qui nous le dit. »

Le caillou.

C'est un mot qui reste là, suspendu en l'air comme les mouches l'été sous les plafonniers des bars. Tous dans la pièce savent que la question est là. Une signature. Mais pourquoi une signature? Tu signes lorsque tu veux que quelqu'un d'autre sache. Mais savoir quoi? Et qui?

« C'est encore tôt, soupire Carella, on n'en sait rien, putain.

— Va te coucher, dit Ghezzi, quelques heures. Je gère ici, retrouvons-nous vers dix-huit heures, avant d'aller voir Gregori. Peut-être qu'on en saura plus, je suis sûr que ce Gotti avait une domestique, et il faut parler avec ses enfants, dès qu'ils arrivent... prends-toi quelques heures, on a besoin de toi vivant. »

Carella fait une moue qui dit: mouais, dormir, c'est ça. Ghezzi fait un sourire de travers qui dit: je le savais, mais il fallait que je tente le coup.

Maintenant c'est Selvi qui parle, opérationnel:

« Sannucci et moi allons reconstituer les dernières heures de Gotti, on va voir s'il y a un truc, je ne sais pas, peut-être qu'il s'est disputé pour une place dans la rue. » Il le dit sans y croire une seconde, mais avec l'air d'un type qui sait qu'il faut penser à ça aussi.

Ghezzi se lève et dit:

« Ici à dix-huit heures, donc? »

Une minute après, la pièce est vide.

« Quel beau monsieur, Katia ! C'est ton petit ami ? »
 Katia Sironi lève les yeux au ciel mais elle n'y voit que le plafond, et elle fait les cent pas dans un salon au design années soixante-dix qui devrait être exposé au MoMa. Tout astiqué, parfait, harmonieux. Carlo Monterossi, qui se tient debout près de la grande porte vitrée, pas du tout à l'aise si vous voulez le savoir, reconnaît une lampe Mangiarotti et d'autres pièces connues. Milan est un endroit où tirer gloire d'un bon millésime ne suffit pas, il faut aussi que tu sois calé côté mobilier.

Katia Sironi arpente cette place d'armes – la grande table est une Eames originale, 1964, ou 65, Carlo en est presque sûr – et comme elle pèse deux tonnes – Katia, pas la table –, plus sa colère, plus ses pas nerveux, on peut craindre pour la stabilité du bâtiment.

« Mais putain, comment tu as fait pour faire entrer quelqu'un ! Un inconnu ! Mais où est-ce que tu as la tête ? »

Cette question-là – celle de la tête – selon Carlo, est la question centrale.

Parce que madame Adele Bellini, veuve Sironi – la mère de Katia, destinataire de cette scène – semble en effet un peu intermittente, comme certaines ampoules qui vont et viennent. Très lucide, ironique même, tranchante. Une belle vieille, comme on dit, mise en page à la perfection, même citationniste dans son pantalon large un peu baba chic. Bref, elle doit avoir quatre-vingts ans, la vieille bique, mais elle est sèche et tonique, et elle donne l'impression qu'elle pourrait avoir son mot à dire sur un cent mètres.

Et puis elle sort des choses du genre : « Quel beau monsieur, Katia... »

Carlo rit, mais décide aussi que cette définition, ce « *beau monsieur* », mais oui, ça lui va bien, il ne la trouve pas déplacée, au contraire, même si ça vient d'une dame... d'un âge certain, voilà. Un miroir ancien dans ce salon moderne lui renvoie l'image d'un type d'environ un mètre quatre-vingts, quelqu'un qui n'a pas besoin de rentrer le ventre quand une jeune femme passe. Encore humides de sa douche, ses cheveux foncés ne font pas exactement ce qu'ils veulent, pour une fois, et même s'il s'efforce de garder un air grave, adapté à la situation, le coin droit de ses lèvres fines regarde un peu vers le haut, ce qui fait que sa tête semble toujours avoir un air narquois, ou triste, ou agacé par quelque chose, bref, jamais neutre, même si les traits sont réguliers, voire ordinaires, juste un peu compliqués par un nez remarquable et par deux yeux foncés capables, à l'occasion, de regarder en profondeur. Les yeux du « *beau monsieur* », s'entend.

Qui à présent rien de cette caricature de vanité et contemplant la dame.

Elle est assise dans un fauteuil foncé, les accoudoirs en bois, les jambes croisées, les doigts très longs qui dessinent d'élégantes trajectoires en l'air pour souligner...

« N'en faisons pas tout un plat, j'ai fait une bêtise, allez, il n'y a pas mort d'homme. »

Mais on voit qu'elle n'est pas convaincue, qu'elle masque une déception acidulée d'elle-même : elle s'est fait avoir par un escroc en qualité de vieille personne, catégorie sociale des perdus, et elle lit cela comme le début de la fin, et elle ne le digérera jamais.

Carlo s'en aperçoit et s'attendrit.

Katia non, Katia sort de ses gonds :

« Il aurait pu te tuer ! »

Bref, voilà ce qui s'était passé : à neuf heures et demie du matin, pratiquement à l'aube, Katia avait réveillé Carlo avec un de ses appels telluriques. Son agente, sa fée clochette des contrats, la stratège de sa carrière, cette espèce de rhinocéros grincheux et direct, d'habitude calme comme un tricheur dans un saloon, était en train de faire voile vers l'hystérie. Pas idéal pour quelqu'un qui vient de se réveiller.

Mais droit au but : pouvait-il la rejoindre ? Et son ami détective, est-ce qu'il pourrait passer, lui aussi ?

« Mais qui ?, avait bégayé Carlo.

— Mais l'autre, là, Oscar de Mesdeux ! »

Détective ? Mais on est où, sur le Sunset Boulevard ? Marlowe ? Le lieutenant Columbo ? Carlo n'a jamais pensé à Oscar Falcone comme à un détective privé, mais bon, c'est vrai qu'ils ont traversé ensemble quelques histoires bizarres et il se dit que oui, en effet...

« Note-toi l'adresse, 12, corso Magenta, en attendant préviens l'autre, je t'expliquerai après », dit Katia.

C'est ainsi que le char d'assaut de Carlo a surgi, triomphant, de la rampe du parking, direction corso Magenta, un endroit où les Milanais sont riches depuis l'époque où Manzoni apprenait ses tables de multiplication¹.

Il est curieux, oui, mais surpris, surtout. Lui et Katia Sironi, à qui il doit vraiment beaucoup, sont liés par une relation professionnelle, avec tout ce que cela implique d'argent, de tarifs, de disputes sur les stratégies et les désirs de Carlo, qui sont à l'opposé de sa logique acérée à elle, de son cynisme commercial. Maintenant qu'il s'appête enfin à quitter *Crazy Love*, l'émission fétide présentée par Flora De Pisis, c'est elle qui planifie sa sortie et qui lui cherche de nouveaux contrats. L'amitié ne devrait pas s'immiscer dans ces affaires-là, mais bon, Carlo considère Katia comme une sorte d'alliée pour la vie, et si elle lui dit Viens ici avec l'urgence dans la gorge, il y va sans discuter.

Avec Oscar, c'est différent, c'est autre chose. Un peu fait-diversier, un peu rabatteur de renseignements, limier, fouineur. Et maintenant Katia qui dit : « Détective. » Mais enfin. Oui, Oscar a une capacité extraordinaire à flairer certaines histoires – ce qui est bien – et la très mauvaise habitude de s'y plonger pour faire justice à la Zorro – ce qui est mal et attire les ennuis. Mais Oscar l'a aussi sauvé, et aidé à plus d'une occasion – un de ces amis avec qui tu peux rester silencieux sans ressentir de gêne, et ça compte. Aux yeux de

1. Alessandro Manzoni (1785-1873), écrivain italien originaire de Milan, est l'une des figures majeures du romantisme et Risorgimento italiens. Son roman historique, *Les Fiancés* (1842), est le premier roman moderne de la littérature italienne et ne cesse d'être étudié dans tous les lycées de la Péninsule.

Carlo, Oscar est un chien errant, toujours seul, sans horaires, toujours quelque chose de mystérieux sur le feu. Carlo clôt ces pensées-là, toujours, avec un définitif « Oscar Falcone est très bien comme ça, je n'ai pas besoin d'en savoir plus ».

Au téléphone, lorsqu'il l'a prévenu et lui a donné l'adresse, l'autre n'a dit que : « Oui », et a raccroché.

Et les voilà maintenant : Katia qui parcourt la pièce de plus en plus fulminante, madame Adele assise comme la princesse Bourbon Condé : « Madame, les écuries sont en feu ! » « Ah, c'est fort fâcheux. » Et puis il y a Carlo, toujours debout, et Oscar, arrivé le dernier, qui s'est assis sur un petit canapé et qui est prêt à écouter l'histoire.

« Encore ! » proteste madame Bellini, veuve Sironi, mais ça se voit qu'elle le fait avec plaisir. Dans sa déception d'appartenir à la catégorie vieux-arnaqués-chez-eux, au moins elle prend sa revanche en occupant le devant de la scène.

Et donc voilà ce qui s'est passé. Ça sonne à la porte, il devait être dix-neuf heures, bizarre, parce que ça veut dire que la porte de l'immeuble en bas était ouverte – on a déjà évalué et soupesé d'adéquates repréailles à l'encontre des domestiques. Mais quoi qu'il en soit, le type qui faisait tinter la sonnette avait une quarantaine d'années, bien bâti, bien habillé mais pas à l'aise, au point que madame Adele l'avait tout de suite mis dans la catégorie « élégant récent », dans le sens où il ne manquait à sa veste que l'étiquette avec le prix pour être parfait.

Mais il l'avait désarçonnée. Gentil, le regard frais :

« Excusez-moi pour le dérangement, je peux vous poser une question, madame ? »

Une question, pourquoi pas ?

« Auriez-vous envie de parler de Dieu ? »

Elle savait qu'à ce moment-là elle aurait dû fermer la porte et appeler le gardien en bas pour se plaindre. Mais elle avait dit, comme ça, par instinct :

« Ah, j'en ai des choses à lui dire, enfin si jamais il existe ! »

Et cela avait débloqué la situation. Le type avait souri, avait dit quelque chose d'approprié, de drôle même, et elle, qui s'ennuyait et voulait jouer comme le chat avec la souris, l'avait fait entrer.

Bon, parler de Dieu, à son âge... et par où commencer, jeune homme, par l'assassinat de Kennedy ? Ou par Hiroshima ? Ou c'est juste une perte de temps parce que ce Dieu dont vous parlez n'existe pas ? Ou alors disons qu'il existe, mais juste comme ça, par hypothèse, par amour de la causette, et passons une heure d'insouciance : Hegel, c'est déjà lu, n'est-ce pas ? Et Sartre aussi, car si nous n'avons pas les bases il vaut mieux laisser tomber, n'est-ce pas ?

L'autre l'avait suivie, pas assez en profondeur pour citer philosophes et penseurs, mais pas trop superficiellement non plus, c'est-à-dire qu'il n'avait pas attaqué d'emblée avec les conneries du genre vu qu'il y a les petits oiseaux, les couchers de soleil et les cascades, alors il existe aussi quelqu'un qui les a fabriqués de ses mains.

Non, il avait été meilleur que ça.

Elle avait préparé les drinks, deux gin-tonics bien corsés, et il s'était engagé dans un toboggan absurde d'« intelligence créatrice » et « desseins supérieurs », auquel elle avait répondu Auschwitz, Treblinka et tout le catalogue des fois où ce type-là, l'« intelligence créatrice », s'était tourné de l'autre côté.

Mais le tout cordial, presque ironique.

Il ne semblait pas vouloir la convaincre et elle ne voulait pas le convaincre, deux gus qui se saluent depuis des planètes différentes. Il donnait l'impression de s'amuser, et elle, madame Adele, avait pensé qu'après tant de bigotes et de culs-bénits, rencontrer quelqu'un comme elle, être assis là, dans un salon en buvant du gin-tonic et en papotant, ça pouvait être une bouffée d'air frais. De son point de vue à lui, probablement, une preuve de l'existence de Dieu.

Katia Sironi, qui écoute l'histoire pour la centième fois, ne se retient pas :

« Comprenons-nous bien : tu t'es mise au gin-tonic avec un escroc mystique ! »

La dame poursuit, imperturbable. On dirait une prêtresse de la Cinquième Avenue qui a découvert la *Beat Generation* ce matin et en est encore un peu secouée.

Carlo et Oscar font une tête qui dit : et après ?

Après rien. Après elle s'était réveillée – c'était déjà la pleine nuit – elle avait un mal de tête épouvantable et le type n'était plus là. Les billets qu'elle avait dans le bureau de l'entrée non plus, deux mille et quelques, ainsi que la boîte avec les bijoux – elle était dans la chambre à coucher. Pas de dégâts, pas de vandalisme inutile, s'il a ouvert quelques tiroirs, il les a refermés en laissant tout en ordre, le coffre-fort il ne l'a même pas cherché, alors qu'il est ouvert et presque en évidence, derrière un miroir qui semble dire : « Hé, vous ! Il y a un coffre-fort ici ! »

À présent tout le monde se regarde. Deux mille euros ? Quelques bijoux ? Cela aurait vraiment pu être pire, pour la dame. Carlo comprend la colère de Katia, qui ne regarde pas les pertes mais tout un monde à venir fait d'aides à domicile, d'instituts luxueux pour vieux timbrés, d'assistance, perte d'autonomie...

La police est arrivée presque tout de suite, il ne manquerait plus que ça, dans ce quartier de patrimoines anciens et de pouvoirs forts ils ont dû faire claquer les talons. Ils ont dit qu'en effet le verre de la vieille, c'est-à-dire de madame Bellini veuve Sironi, « goûtait bizarre », et que rien de plus facile que ça, l'arnaqueur, non, le voleur, pour tout dire, y avait glissé quelque chose pour qu'elle s'endorme. Un jeu d'enfant.

Maintenant, sur le terrain ne subsistent que l'autocommiseration de la dame et la rage sourde de sa fille, qui en a presque le souffle court, ce qui génère le bradyséisme de ses énormes nichons plantés sur un corps qui rappelle le baobab de Namibie.

« Et puis il y a la bague », dit madame Adele.

Carlo et Oscar se regardent comme pour dire: ah, là on va s'amuser.

Katia lance une sorte de gémissement et s'assied enfin sur un fauteuil en cuir bleu ciel.

Cette bague, découvre-t-on, serait un bijou très précieux et rare, qui se transmet depuis quelques siècles de mère en fille dans cette lignée de haute bourgeoisie milanaise. Oh, oui, même son Giovanni, paix à son âme, le père de Katia, lui avait offert des bijoux remarquables, mais celui-là était... quelque chose à elle, une espèce de témoin transmis par voie matrilineaire entre les femmes de la famille, un petit objet pour lequel quelques années auparavant Sotheby's avait fait une offre, c'est dire, et que les musées et les expositions demandaient à emprunter de temps en temps, pour le montrer ici et là, de Tokyo à Montréal. Orfèvrerie d'art, sculpture de pierres, valeur historique, origines nobiliaires, remontant selon les expertises au milieu du dix-huitième

siècle français, mais de facture italienne, il se peut qu'il soit parfois parti en vacances à Versailles, voilà. Compris, la petite bague ?

« Celle-là, je veux qu'elle revienne », dit madame Adele.

Elle ne le dit pas comme une requête ou comme un espoir, non, non, elle le dit vraiment comme si elle disait : « Sellez-moi le cheval », ou : « Encore des gardénias ? Pff, mettez-les là-bas. »

Maintenant c'est au tour de Katia.

« La police a pris les signalements, les dépositions, et cætera, mais évidemment je n'attends rien d'eux. Je me demandais si Oscar, ici présent, ne pourrait pas... »

Carlo s'apprête à parler, comme s'il devait tenir le rôle du réalisateur en plus de celui du spectateur, mais Oscar ne bronche pas et demande :

« Assurance ?

— Bien sûr, pour une valeur d'un million et demi, mais à condition que la bague soit dans un coffre sécurisé, ou alors dans un des coffres-forts indiqués dans le contrat... »

Carlo s'apprête à parler encore une fois, mais Oscar le devance à nouveau :

« Je peux jeter un coup d'œil ? » dit-il en indiquant vaguement un couloir qui mène on ne sait où dans cet appartement de magazine léché pour gens qui n'auront jamais d'appartement comme celui-là.

Puis, après l'assentiment de Katia, il se lève et disparaît.

Madame Adele tente une dernière défense, désespérée, face à la fureur de sa fille.

« Quel est le plaisir d'avoir une bague à la banque, hein ? » demande-t-elle. Mais personne ne répond.

Carlo pense à madame Adele qui va chez le coiffeur, ou aux rencontres en librairie, ou aux vernissages, en portant un morceau d'histoire de l'art à son doigt. Comme aller faire ses courses en voiture avec la Joconde dans le coffre.

Puis Katia et Oscar chuchotent plus bas, il accepte la mission en quelque sorte, ce qui, à ce moment-là, se traduit par une poignée de main et une liasse de billets qui change de maître, « pour les premières dépenses ». Katia lui remet une photo de la fameuse bague, prise à l'époque par les experts de l'assurance qui, après expertise, ne paiera pas, bien sûr.

Carlo attend qu'ils aient terminé, en profite pour regarder autour de lui, pour consoler comme il peut madame Adele, pour jouer l'homme du monde. Sur un mur, entre deux grandes fenêtres qui donnent sur la terrasse, est suspendu un tableau de Balla : Carlo se rappelle qu'il connaît le titre, même si sur le moment ça ne lui revient pas. Il l'a vu dans une expo, vous savez, lorsque c'est marqué COLLECTION PRIVÉE ? Voilà.

Puis ils se saluent. Carlo se surprend, en serrant la main de la veuve Sironi, à esquisser une petite révérence. Alors qu'avec Katia, un « Appelle quand tu veux » suffit.

Puis ils glissent le long de l'escalier dans un léger trot, Oscar et lui, il est presque treize heures, sous l'essuie-glace, naturellement, brille une amende pour stationnement interdit, Carlo dit :

« On va manger ? »

Dans un bistrot de la Porta Venezia, Carlo décide de briser le silence :

« Détective Oscar Falcone, ça sonne bien. Tu as ton imperméable ? Ou tu es du genre moderne ? »

Oscar fait une moue comme ça, qui signifie: arrête tes conneries.

« Mais il faut une licence comme aux États-Unis? Si je suis sage, je t'en supplie, tu me dis élémentaire, mon cher Watson? »

— Arrête », dit Oscar. Mais après il sait que pour passer à autre chose, il ne peut pas jouer le rôle du muet. « Mais enquêteur de quoi! Elles ont perdu un truc, et moi je leur retrouve... si j'y arrive, parce que vu ce qu'elles racontent, c'est pas une affaire facile.

— Et comment elles auraient dû te la raconter? »

Oscar lève les yeux du bar en croûte et regarde Carlo dans les yeux.

« Tu as vu le Balla dans le salon? »

— Oui.

— Eh bien, à côté, dans la chambre à coucher, il y en a un autre. Et il y a aussi un petit Warhol, dans le grand bureau. Parce qu'il y a aussi un petit bureau, tu sais? Et là-bas il y a des dessins au crayon. Depero, 1925. »

Carlo lève les yeux lui aussi, mais Oscar ne le laisse pas parler et continue :

« ... Et dans le coffre-fort ouvert il y a des titres et des certificats au porteur que n'importe qui pourrait échanger à la banque plus facilement qu'un chèque.

— Et alors? »

— Et alors soit c'est un vol sur commande déguisé en hold-up de buse, soit c'est vraiment un hold-up de buse... Allez, d'accord pour le Balla dans le salon, mais les dessins de Depero, les titres au porteur... ça rentre dans un sac. S'il voulait se mettre à voler là-bas, le gars n'a même pas commencé son boulot. Mais il part avec deux mille euros pour

les petites dépenses et une poignée de bijoux attrapés dans le coffret... Tu ne trouves pas ça louche ? »

Carlo demande : « Et donc ? », mais pas avec sa bouche, non, comme il sait faire, en demandant sans demander.

« Notre seul espoir, c'est que ce soit un voleur de bas niveau et qu'il ne sache pas ce qu'il a volé, et qu'il essaie de le revendre. Mais si le commanditaire est un collectionneur du Koweït ou de Monte-Carlo, même la Sainte Vierge ne pourra pas te la retrouver, la petite bague.

— Et qu'est-ce que tu vas faire, toi ? », demande Carlo.

— Moi je regarde autour de moi, non ? » Il le dit comme si ça allait de soi, mais aussi comme s'il était un peu embêté que Carlo découvre ses trafics, qu'il connaisse ses magouilles, bref, qu'il sache des choses sur lui.

Le mystérieux Oscar, ça alors.

Puis ils changent de sujet. Enfin, c'est Carlo qui parle, parce qu'Oscar ne dira rien sur lui, comme d'habitude.

Il raconte la période bizarre qu'il traverse, sa hâte que la saison de *Crazy Love* s'achève et qu'expire son contrat avec la divine Flora De Pisis, qui est en train de faire basculer l'émission d'un podium pour amourettes banalement indécentes à une tribune du peuple offensé et menacé par la criminalité.

Si les faits divers marchent mieux que le sexe et les intrigues amoureuses, on est mal barrés, pense Carlo. Mais il le pense comme on regarde un navire quitter le port, et pas comme si c'était sa propre création, sa propriété.

Mais bon, pendant des heures et des heures de direct, c'est un défilé de dames et filles et messieurs et garçons en larmes, de parents des victimes, de cambriolés disparates, de menacés de toute espèce. Tous en toilette de deuil, suspendus

entre géhenne et indignation, tous à réclamer justice ou du moins, s'il n'y en a plus, à vouloir défiler pour la télévision de la douleur et de la poisse, avec ce que cela implique de cachets, petits contrats, clauses libératoires, instructions pour mieux pleurer, « et vous pouvez garder la robe qu'on vous donne pour le direct, madame ».

Carlo en parle de façon presque neutre, comme si la chose ne le concernait pas, comme si lui, tout en étant en tête du générique de ce délire, n'avait plus rien à voir avec ça.

Jouer avec les foutaises de l'amour, consoler l'employée née à Belluno, dévoiler les cornes du chef de bureau d'Ostia Lido, c'était une chose. Très bien. Mais faire ça avec des crimes... bah.

« Combien d'épisodes encore?, demande Oscar.

— Quatre, un mois, dit Carlo.

— Résiste. »

Il a pris le ton qu'on utilise avec les camarades de cellule en prison : résiste, serre les dents, ne fais pas de gestes inconsiderés, un mois ça passe vite.

« Autre chose? » Oscar veut un rapport détaillé, c'est évident.

« Rien d'autre », dit Carlo.

María ne revient pas et ne reviendra pas ; Carlo, qui est pourtant un type sensible aux illusions, en est maintenant certain. Parfois, il se rend compte qu'il essaie de faire la mise au point sur les traits de ce visage ambré, et il est déconcerté de l'avoir presque oublié, de perdre détails et nuances. Et même le grondement sourd du manque, qui est toujours en fond sonore, faiblit doucement, comme si la lame était de moins en moins tranchante et qu'il suffisait de ne pas faire de mouvements brusques avec le cœur. C'est quelque chose dont il se sent coupable et qui en même temps le soulage un peu,

la différence entre une blessure qui brûle et une douleur légère et constante, qui ne passera jamais mais qu'on supporte, avec laquelle on vit.

« Et puis j'ai commencé à écrire », dit-il. Et il se réfère à ce petit essai sur Bob Dylan sur lequel il méditait depuis longtemps, qu'il a déjà écrit et effacé mille fois dans sa tête. La poétique dylanienne, le sens des choses, la place de l'homme dans l'univers, l'utilisation de l'harmonica dans *Desolation Row*, l'amour, la grande chanson américaine, la frontière, le blues volé à Charley Patton là-bas dans le Delta et les filles qui s'en vont.

You're a big girl, now.

Puis l'autre a gagné le Nobel, c'est fou, et Carlo a eu peur que toute son étude raffinée ne finisse salie par les masses, pulvérisée par la banalité journalistique, hachée et digérée. Alors que pas du tout. Le grand rejet, le rustre, l'ingrat, le il-se-prend-pour-qui avaient rempli le vide. Au corps de l'œuvre, à la complexe cosmogonie dylanienne, presque personne ne s'était intéressé, et il avait soupiré de soulagement : il devait vraiment l'écrire, ce petit essai. Avec des esquisses sur la psychopathologie de Bob Dylan, bien évidemment, ce qui impliquait – nom d'une pipe – de s'occuper aussi un peu de la sienne.

Il dit tout cela en embrochant sans entrain deux feuilles de salade, une sorte de confession.

Oscar lève le sourcil droit. Carlo le remercie en silence de lui épargner quelques blagues acides sur le sujet.

Un homme doit bien garder quelque chose de sacré, non ?

Puis Oscar s'en va sans saluer, comme à son habitude, et fait seulement le geste de l'auriculaire et du pouce genre